

Critique Spécial **Voix** vives de Méditerranée en Méditerranée

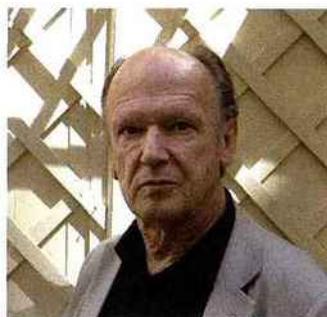
Les pépites de Goffette

La Ruée vers Laure, Guy Goffette,
éd. Gallimard, 50 p., 11 €.

Par **Jean-Yves Masson**

Guy Goffette, invité d'un festival de poésie méditerranéenne ? On le sait enfant des brumes de la Lorraine belge, épris de peinture hollandaise, se reconnaissant une filiation majeure avec Verlaine, auquel il a consacré une magnifique réverie (*Verlaine d'ardoise et de pluie*, éd. Gallimard), sans parler de *L'Autre Verlaine* (éd. Folio), où il a raconté le long parcours qui lui avait été nécessaire pour reconnaître cette filiation et trouver sa voie en poésie. Mais ses voyages ont fait de lui un citoyen du monde, et bon nombre de ses « dilectures », comme il les appelle, vont bel et bien à des poètes méditerranéens.

Il y a, en effet, un paysage mental de Guy Goffette, un ensemble de références, d'hommages rendus à des auteurs aimés (de Francis Jammes à Charles-Albert Cingria, d'Umberto Saba à W. H. Auden, de Pessoa à Dickinson) qui ont fini par créer entre lui et ses lecteurs de plus en plus nombreux une complicité amicale – quelque chose, peut-être, comme le « cercle des poètes retrouvés ». Quand parut en 1988 *Éloge pour une cuisine de province* (éd. Champ Vallon, repris



HELE GALLIMARD

en collection « Poésie-Gallimard »), bien des lecteurs furent touchés par une manière unique de rassembler la banalité du quotidien et les rêveries lointaines, de dire avec une splendeur verbale neuve la beauté de la vie ordinaire. Guy Goffette est devenu célèbre depuis avec *Un été autour du cou* (éd. Gallimard, 2001), roman dans lequel il a raconté l'initiation amoureuse manquée d'un enfant de 12 ans. Parallèlement, des recueils comme *La Vie promise* (1991), *Le Pêcheur d'eau* (1995, repris en « Poésie-Gallimard »), *L'Adieu aux lisières* (2007), tous parus chez Gallimard, ont confirmé la cohérence extrême de sa poésie, marquée par une attention scrupuleuse au destin des formes, de l'épigramme au sonnet (mais sans rimes, comme chez Yves Bonnefoy).

Le bref texte en prose que Guy Goffette publie aujourd'hui contraste avec ce lyrisme mesuré et vigilant. Jubilatoirement érotique, il célèbre un « lieu » qui livre son mystère dans les dernières lignes, après un voyage verbal de quarante pages d'une exubérance toute rabelaisienne, aux jeux de mots réjouissants – à commencer par celui du titre. J'ai cherché en vain un extrait à citer sur cette page : impossible d'arrêter arbitrairement ce torrent verbal. Cette « divagation » (tel est le sous-titre) marque-t-elle un tournant ? Quelques pages ajoutées en postface donnent en tout cas à entendre que la quête passionnée du mystère féminin aura été pour Guy Goffette la clé secrète de l'écriture. □

À la source du « mot nu »

Notre nom est une île, Jeanne Benameur, éd. Bruno Doucey, 64 p., 6 €.

Comme on respire, Jeanne Benameur, éd. Thierry Magnier, 48 p., 6 €.

La présence de Jeanne Benameur au festival Voix vives pourra surprendre certains de ses lecteurs : son ancrage méditerranéen n'est pas en cause (née en Algérie d'un père tunisien et d'une mère italienne, elle a posé, dès son premier roman écrit pour la jeunesse, *Samira des Quatre-Routes*, des questions sur l'identité, qui traversent son œuvre), mais elle est connue comme romancière (ses deux derniers romans, *Laver les ombres* et *Les Insurrections singulières*, ont touché un large public). Or Jeanne Benameur est venue à l'écriture par la poésie : son tout premier livre était un recueil de poèmes.

Au bref ensemble de vingt-deux poèmes que publie aujourd'hui Bruno Doucey, elle a ajouté quelques pages de fragments d'une rare intensité pour dire combien sa prose (qu'elle soit destinée aux jeunes lecteurs ou aux adultes) est fille de la poésie. À l'école du poème, dès l'enfance, on apprend à quoi doit servir le mot : à *donner corps*. « Le mot nu, c'est la puissance du poème. Toute ma vie, je suis allée à cette source-là », écrit Jeanne Benameur. Le poème, ajoute-t-elle, « est mouvement » ; mieux, c'est « une façon d'être ».



PHILIPPE BARRAUD

Extrait

Notre nom est une île
au voyage sans fin
par chaque bouche reliée
au cœur d'un autre nom
porté par l'océan le souffle du désert le cri
du nouveau-né

Nous sommes archipel
infini
dans le temps.

Notre nom est une île, Jeanne Benameur

Prendre possession de leur vie est le combat des héros de tous ses romans. Ne pas se résigner à la bêtise, à la servitude, et surtout ne pas se taire face à l'intolérable. Il faut pour cela oser *imaginer*, redonner vie au possible : c'est certes l'art du romancier, mais c'est aussi le profond désir du poète, qui rend aux mots leur nouveauté. Le petit ouvrage qu'édite en même temps Thierry Magnier, *Comme on respire*, est à lire comme l'aveu des enjeux les plus intimes de l'écriture : « J'ai été une enfant à la langue tue », écrit-elle. Ou encore : « Sous ma langue il y a toujours eu le silence. » Oui, chère Jeanne, votre poésie est fille du silence. □

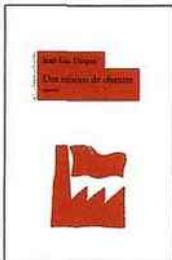
J.-Y. M.

En vers libres, et révoltés

Des raisons de chanter, Jean-Luc Despax,
éd. Le Temps des cerises, 122 p., 11 €.

Par **Alain-Jacques Lacot**

D'emblée, Jean-Luc Despax s'interroge : « Se trouve-t-il dans ce pays, non seulement un poète, mais encore un homme/Pour dénoncer avec pertinence ceux qui nous font croire au purgatoire/Pour mieux protéger leurs paradis fiscaux ? » On l'a compris, il y en a au moins un : Jean-Luc Despax est un poète « engagé ». On sait que la poésie engagée politiquement peut produire le meilleur parfois et presque toujours le pire. Jean-Luc Despax le sait, qui a écrit sur le poète Ossip Mandelstam, victime des purges staliniennes. Si ce dernier fustigeait le « montagnard du Kremlin », Jean-Luc Despax, lui, laisse monter sa colère « face au cynisme néolibéral, ce désir calculé par les nouvelles castes de faire accepter comme une amélioration ce qui est de l'ordre de la dégradation des vies ». Lutter avec des mots et ériger la poésie en dernier recours contre la marchandisation du monde, tel est le but



qu'assigne Jean-Luc Despax à la sienne. Il le fait avec des vers libres, dans tous les sens de ce mot, et avec des mots comme des coups de poing. De fait, ce recueil est un ring où le poète livre un combat de boxe, tant ses mots ont la puissance d'un uppercut. Si, de ce combat, Despax sort vainqueur, la bien-pensance, politique autant que poétique, en sort groggy. En soixante-dix poèmes bien frappés, de « Réalisme et budget poissons » à « Les agios pétaradent », les travers de notre société du spectacle et les errements de l'économie financiarisée sont cloués au pilori. Voilà une poésie « populaire », faite

Extrait

Nous lisons le journal, nous buvons un café
Il ne fait pas très chaud pour aller travailler
Dans la nuit de banlieue, le cœur ne se perd pas
Il pompe ce qu'il peut avec tout ce qu'il a
Nos associations d'idées ? Punies par la loi
Servant la société pour quelques cheveux blancs
Nous tentons d'oublier nos névroses dodues
Obligés de parler de parler de parler
Et si nos vers sont faux, treize, quatorze, douze
Même nos *e* muets ont quelque chose à dire...

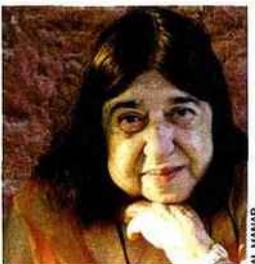
Des raisons de chanter, Jean-Luc Despax

pour être clamée au sortir d'un atelier d'usine. Cela fait des décennies qu'une telle voix poétique ne s'était élevée en France, une voix qui n'est pas sans rappeler la voix de Prévert du temps du groupe Octobre, quand « populiste » n'était pas péjoratif et qu'« ouvrier » n'était pas un gros mot. Poésie qui s'empare de la crise, du chômage, de la finance, de l'actualité pour la faire revenir à l'une de ses sources : le peuple. □

Souffle suspendu

Dans le ciel du néant, Katerina Anghelàki-Rooke, traduit du grec par Michel Volkovitch, éd. Al Manar, « Voix vives de Méditerranée en Méditerranée », 64 p., 10 €.

C'est dans la collection du festival que paraît *Dans le ciel du néant*, puisque Katerina Anghelàki-Rooke en est l'une des invitées. Après avoir chanté l'amour, confessé ses sentiments les plus intimes et observé chaleureusement le réel le plus humble, c'est d'une voix angoissée par l'approche de la mort qu'elle essaie de retenir quelques parcelles de vie. « Ma seule participation/au tournoiement du monde/c'est ma respiration égale », « c'est que je me consacre tout entière/à imaginer/le visage qui me promettra/l'éternité du dernier présent/pour un instant », écrit-elle avec regret. La vie s'en va lentement, s'écoulant dans une langue qui s'est dépouillée, est devenue limpide. De ce chant qui prend souvent l'allure d'un ultime adieu naît une émotion qui n'en est que plus intense. Certes, c'est la vie bruisante et palpitante qu'elle évoque dans chaque mot, mais elle en parle au passé et avec nostalgie et mélancolie. Le chant qui a exprimé avec lyrisme et délicatesse les sucs et les saveurs de la nature s'est fait murmure et confidence. Elle qui a chanté avec grâce toutes les beautés du monde se retrouve « sans voix » car elle ne peut imaginer un monde qui ne naisse pas sans



Extrait

Je me demande quels autres arrangements
la vie va inventer
entre la débâcle d'une disparition définitive
et le miracle de l'immortalité chaque jour.
Je dois ma sagesse à la peur :
je jette
pétales, soupirs, nuances.
L'air, la terre, les racines je les garde,
je veux lâcher le superflu
pour entrer dans le ciel du néant
avec presque rien.

Dans le ciel du néant, Katerina Anghelàki-Rooke

cesse. Mais la mort est là, qui hante les pages. Pourtant nulle tristesse morbide dans cette poésie ; au contraire, une sereine joie d'être y affleure. « Ah qu'il était beau l'Amour », s'exclame-t-elle en évoquant les plaisirs charnels passés ; désormais elle assure, philosophe, que « Quant au dernier amour/Il est comme le premier/Il pousse dans le champ de Platon ». Katerina Anghelàki-Rooke affirme qu'elle « n'écrira jamais/avec l'encre de la Vie/le mot FIN », tout en s'interrogeant sur les traces qu'elle laissera. Qu'elle soit rassurée : elle qui a si bien décrit « le mouvement des bêtes, leurs petites pattes douces, les ailes déployées », a déposé, ici, des mots gracieux comme des traces d'oiseaux ; mais ses mots ont encore des ailes qui permettront à sa poésie de longtemps s'envoler dans le ciel. □

A.-J. L.